

L'OFFENSIVE ANGLAISE : UNE GRANDE VICTOIRE

EXCELSIOR

Mardi
10
AVRIL
1917

REDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE FONDATEUR

Huitième année. — N° 2.338. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Les points de départ de l'offensive britannique déclenchée hier



LE LIEUDIT « LA MAISON BLANCHE », A L'ENTRÉE DE LA FAMEUSE POSITION DU « LABYRINTHE », ENTRE LENS ET ARRAS



LES QUATRE PRINCIPAUX EPERONS DU PLATEAU DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE. — VUE PRISE AU TEMPS OU NOUS TENIONS CETTE PARTIE DU FRONT illustrés en 1915 par de furieux combats. A Notre-Dame-de-Lorette, à Neuville-Saint-Vaast, au « Labyrinthe », à Roelincourt, nos soldats firent déjà reculer l'ennemi, préparant les succès de leurs camarades anglais qui, depuis, les ont remplacés sur cette partie du front. La nouvelle offensive britannique qui vient d'entamer les premières lignes ennemies du sud de Lens au sud d'Arras, permettant à nos alliés de ramener un nombre considérable de prisonniers, fait reparaitre dans les communiqués des noms de localités et de positions

GRANDE VICTOIRE ENTRE ARRAS ET LENS

LES ANGLAIS ONT PRIS HIER L'OFFENSIVE SUR UN FRONT DE 22 KILOMÈTRES

Plus de 8.000 prisonniers

Nos alliés ont dépassé les premières et deuxième lignes ennemies et emporté plusieurs villages

Les troupes britanniques ont pris l'offensive, hier matin, entre Lens et Arras, et obtenu un brillant succès. Depuis le sud de Lens jusqu'aux abords de Neuville-Vitasse, au sud-est d'Arras, sur un front de 22 kilomètres, une avancée importante a été réalisée. Les premières et les deuxième positions de l'ennemi ont été atteintes et dépassées: plus de 8.000 prisonniers sont restés aux mains de nos alliés, qui tenaient à la fin de la journée la crête de la Folie, les lisières sud de Farbus, le Point-du-Jour, sur la route d'Arras à Douai, les lisières d'Albics et de Feuchy, la chapelle de Feuchy, sur la route de Cambrai, et, plus au sud, le village de Saint-Martin-sur-Coeul. La progression dans la région d'Arras est de plus de deux kilomètres. Dans celle de Lens, elle est un peu moins prononcée en distance, mais a livré à nos alliés toutes les hauteurs qui commandent la position. C'est là un début magnifique et qui dépasse toutes nos espérances.



Le 5 avril, vers 3 heures de l'après-midi, un spectateur placé sur le plateau... avait devant les yeux l'image saisissante du combat dans le ciel d'un bleu tout neuf, parsemé de nuages gris de menaces, les sauteuses britanniques, la pointe dirigée vers les lignes ennemies, se balançaient mollement. Elles formaient un demi-cercle aérien et ressemblaient à d'énormes volutes traçées sur un ciel invisible du ciel. C'était un spectacle de bon sens, yeux sages, une garde d'aéroplanes veillant sur chacun d'eux. Au loin, très loin, en arrière des lignes allemandes, un petit nombre de ballons ennemis, peu élevés et sans garde, osaient à peine braver le ciel. Entre nos sauteuses avancées, survolant le « No Man's Land » ou chabillon, les avions britanniques naviguaient sans être inquiétés.

celébré par l'avance de nos alliés entre Arras et Lens, qui menace de déborder l'aile droite. Devant Saint-Quentin, nos alliés ont occupé le village de Fresnoy-la-Petite et progressé entre ce village et celui de Vergnier. Sur différents secteurs de notre front, l'activité de l'artillerie devient de plus en plus intense.

Jean VILLARS.

La préparation de l'offensive anglaise

FRONT BRITANNIQUE, 9 avril. — « Le ciel en est joliment, nos nouvelles armées sont entrées dans la lice avec la résolution de vaincre et la conviction de devoir réussir. » Ainsi parlait sir Douglas Haig après la bataille de la Somme, et le même préparatif assidûment la bataille sur laquelle le rideau s'est levé ce matin.

Nous assistons, depuis des semaines, aux préparatifs de la plus grande opération de printemps. Les ordres les plus minutieusement exécutés ont été donnés et nous nous attendons à ce que dans l'espace de quelques jours nous nous livrions à une bataille décisive avec l'ennemi. Les jours des reconnaissances, les opérations plus ou moins secondaires n'étaient que les manifestations préliminaires d'une activité débordante. La jeune armée jouait sa gourme.

Pendant ce temps, sur tout le front, les éléments d'une puissante attaque se rassemblaient, s'unissaient, se développaient. Notre bombardement, dirigé excellentement par nos avions, augmentait d'heure en heure et prenait sous un feu plus dense chaque point de repère des lignes ennemies. Tant pour la consommation des munitions que pour l'efficacité du tir, les exploits précédents de l'artillerie se trouvaient dépassés.

Ces jours derniers, la situation devenant inquiétante pour lui, l'ennemi, dont l'infanterie de première ligne multipliait les appels au concours de l'artillerie, se résolut à faire une contre-batterie. Ce fut un duel

épique entre les artilleurs des deux camps. Le 5 avril, vers 3 heures de l'après-midi, un spectateur placé sur le plateau... avait devant les yeux l'image saisissante du combat dans le ciel d'un bleu tout neuf, parsemé de nuages gris de menaces, les sauteuses britanniques, la pointe dirigée vers les lignes ennemies, se balançaient mollement. Elles formaient un demi-cercle aérien et ressemblaient à d'énormes volutes traçées sur un ciel invisible du ciel. C'était un spectacle de bon sens, yeux sages, une garde d'aéroplanes veillant sur chacun d'eux. Au loin, très loin, en arrière des lignes allemandes, un petit nombre de ballons ennemis, peu élevés et sans garde, osaient à peine braver le ciel. Entre nos sauteuses avancées, survolant le « No Man's Land » ou chabillon, les avions britanniques naviguaient sans être inquiétés.

En tant qu'habitants différents à la fois des dangers, j'allais dans des entrailles de la terre, d'un côté de terrain, d'un autre côté, et la bombe suivait immédiatement l'apparition de la fumée. Les coups de canon étaient si nombreux et si rapprochés qu'on avait l'impression d'une mitrailleuse unique et formidable. Les deux artilleries allemande et britannique parlaient en même temps.

Les obus innombrables et de tous calibres tombaient sur les lignes adverses, pressés comme des épis, en soullevant des masses énormes, dont quelques-unes atteignaient la hauteur d'un troisième étage. Des avivants de grands arbres feuillus surgissaient ainsi sur les crêtes, se profilaient au moment sur le ciel bleu et disparaissaient lentement; il y en avait de toutes les couleurs: des brunes, quand elles s'élevaient des terres mornes; des roses, quand l'obus avait frappé de la brique.

Pour les explosions étaient si rapprochées, si denses que la terre était comme un volcan en éruption, et, bien que l'atmosphère fût d'une rare pureté, l'horizon était embué de fumées multicolores. Il semblait que des villes invisibles étaient incendiées. Arras, pourtant, achevait son martyre.

Dans le même moment, l'aviation britannique fit grand feu, et les avions ennemis, dont le commandement vous a entretenus, mais, comme ces combats avaient lieu à l'intérieur des lignes allemandes, nous n'en eûmes pas toujours; nous avions suivi longtemps des yeux nos avions, aussi nombreux que des hirondelles, lorsqu'elles volent de compagnie. L'armée mettait en eux une partie de ses espoirs.

Vous généralisez une partie du bilan. Apprenez encore qu'un seul appareil britannique abattit à lui seul cinq de ses adversaires; nous conservons la maîtrise de l'air. L'ennemi était aveuglé comme le 1^{er} juillet dernier. La nuit venue, nuit sans lune, les troupes s'installaient dans les parallèles de départ et attendaient l'aurore. Les commandants de compagnie adressaient à leurs hommes les dernières recommandations; on procédait à la distribution des grenades; de temps à autre, on interrogeait le ciel, souhaitant qu'il demeurât favorable. Enfin, sur un dernier coup de sifflet, l'armée franchit le parapet.

L'AMÉRIQUE CONTRE L'ALLEMAGNE

Berlin prétend ignorer l'état de guerre de guerre

On est certain de la décision du Brésil

Arrestation en masse des espions qui infestaient les Etats-Unis

Un important conseil des ministres à Rio-de-Janeiro

BERLIN, 9 avril. — Le correspondant de Berlin des journaux Hearst de New-York, von Wichand, a envoyé samedi ce télégramme assez curieux:

Hier étant vendredi saint, il n'y a pas eu de journaux. Ce n'est donc qu'aujourd'hui que le public a appris la résolution du Congrès. On se demande par quel intermédiaire elle sera communiquée officiellement à l'Allemagne.

En tout cas, on déclare que le gouvernement allemand se servira du même intermédiaire qui lui aura signifié la guerre, pour informer Washington qu'il refuse de ramasser le gant qui lui est jeté, qu'il n'accepte pas le défi et qu'il ne reconnaît pas l'état de guerre comme existant entre les deux pays.

La situation sera donc des plus étranges et sans précédent.

Les Américains sont bien traités et continuent à vaquer à leurs affaires, quoiqu'ils se préparent cependant à partir.

L'Allemagne ne reconnaissant pas l'état de guerre les journalistes étrangers américains ont été informés qu'ils pourront continuer à envoyer leurs messages pendant leur séjour si les journaux américains s'intéressent encore aux nouvelles de l'Allemagne.

Les arrestations d'Allemands

LONDRES, 9 avril. — Le correspondant des Daily News à New-York télégraphie, à la date du 8 avril, les renseignements suivants sur les arrestations d'Allemands aux Etats-Unis:

Deux cents Allemands ont été arrêtés à Pilsburg, à la suite d'un attentat qui a heureusement avorté et qui avait pour but de détruire le grand tunnel qui se trouve sur la ligne de Brighton.

Le 8 avril, mille Allemands ont été arrêtés. La plupart sont accusés d'avoir organisé une expédition militaire contre une nation amie ou contre les Etats-Unis.

A Cleveland, des fusils, des mitrailleuses et un drapeau allemand ont été découverts et confisqués.

La plupart des prisonniers ont été mis au secret dans les prisons fédérales d'Ellis-Island.

Le colonel Pietrowsky, réserviste allemand, qui fut un agent de von Papen, a été arrêté.

A New-York, la police a découvert, dans la maison de Mme Reisinger, que fréquentaient le comte Bernstorff et tous les agents allemands, une puissante station radiotélégraphique. La machine à vapeur, réserviste allemande, était opérative.

Conformément à la proclamation du président Wilson, les Allemands demeurant près des forêts, des chantiers ou des usines de matériel de guerre ont commencé à déménager pour aller habiter plus loin.

Les services secrets ont arrêté dix-neuf nouveaux Allemands, parmi lesquels le docteur Karl Frank, ancien chef de la station radiotélégraphique de Sayville, et cinq agents employés de la station radiotélégraphique de Tuckerton.

10.000 Allemands vont être déplacés

NEW-YORK, 9 avril. — Le recensement des Allemands naturalisés habitant les Etats-Unis commence aujourd'hui lundi à New-York.

Dès que cette mesure préparatoire sera terminée, on procédera au déplacement des dix mille Allemands naturalisés qui habitent à Brooklyn dans les zones interdites. (Radio.)

L'aide militaire aux Alliés

WASHINGTON, 9 avril. — Les projets de loi qui vont être déposés au Congrès cette semaine comprennent:

Le service militaire obligatoire;

Un projet de budget des recettes s'élevant à 3 milliards de dollars;

L'augmentation des forces navales;

L'accélération de la construction des navires marchands;

Un grand emprunt en faveur des Alliés. On a de plus en plus d'indices que le gouvernement envisage la possibilité d'envoyer une armée en Europe. Il a déjà commandé trois millions de grenades et examiné l'état éventuel de casques en acier, de lance-bombes et d'autre matériel.

Près de 300.000 hommes se sont déjà enrôlés

NEW-YORK, 9 avril. — A ce jour, le nombre des inscrits pour le service national s'élève à 292.000 hommes, dont 250.000 rien que pour la semaine dernière. On estime que le chiffre de 500.000 hommes sera rapidement atteint. (Radio.)

Un mot de M. Wilson sur la France

NEW-YORK, 9 avril. — Dimanche matin, le président Wilson fut officiellement avisé des décisions prises par le Conseil des ministres français, sous la présidence de M. Poincaré, tendant à placer dans toute la France le texte de son message et de le faire lire dans les écoles à la rentrée des vacances de Pâques.

M. Wilson a été également avisé que, risquant leurs vies, des aviateurs français avaient jeté dans les lignes allemandes son message, préalablement traduit en allemand.

M. Wilson, touché et ému, a simplement déclaré à son entourage:

« Rien ne doit m'étonner de la part de la France, elle a toutes les délicatesses de pensée comme tous les courages du cœur. »

L'Espagne chargée des intérêts des Etats-Unis et de Cuba en Allemagne

MADRID, 9 avril. — L'Espagne est désignée pour représenter les intérêts des Etats-Unis et de la République de Cuba à Berlin. De même les intérêts allemands près de ces puissances seront représentés par l'Espagne.

LECONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 52. PARIS. PIGIER Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc. 212 Leçons

LES LARMES DE MISS RANKIN

Sous ce titre: « Les Larmes de miss Rankin posent la question des rapports des femmes avec la politique », et, sous la signature de Mme Van Vorst, notre confrère Le Matin a publié un article qui se termine par ces lignes:

Les actes de la femme, quelle qu'elle soit, ne s'expliquent que par rapport à l'homme. A l'homme qui la protège si elle est heureuse, à l'homme qui lui a manqué si elle est révoltée, à l'homme qu'elle ignore si elle vit dans l'exaltation.

Dernière miss Rankin — je ne sais pourquoi — j'aperçois quelque être masculin un peu faible, un associé pauvre, aux cheveux longs, à qui se débilitent constitutionnellement une certaine pusillanimité de sentiments. Au moment où sa candidate a remporté la victoire, il a pu lui dire: « Promettez-moi que, quel qu'il arrive, jamais vous ne voterez la guerre! »

Donc, voici la question nettement posée. Suivant Mme Van Vorst, la femme ne peut être que le reflet de l'homme, et, comme la lumière est toujours supérieure à son reflet, la conclusion est facile à déduire.

Mme Van Vorst nous permettra de ne point partager ses vues. Nous n'avons pas à discuter les raisons qui ont amené miss Rankin à « s'abstenir » dans le vote qui a ratifié la déclaration de guerre; nous croyons savoir cependant qu'elle n'a fait en cela que se conformer au vote de tous les députés de l'Etat de Montana, qu'elle représente à la Chambre.

Pouvait-elle, elle, la première femme qui siégeait au Parlement américain, se séparer de ses collègues, et ne devons-nous pas, au contraire, lui savoir gré d'avoir eu la délicatesse d'expliquer son abstention en déclarant qu'elle se sentait libérée de tout remords, sachant que son vote ne pouvait modifier en rien le résultat de la décision?

Si donc miss Rankin avait eu la pensée que le pays avait besoin de son vote, elle eût, vraisemblablement et en conséquence,

voté contre ses principes. Que peut-on lui demander de plus?

Qu'à ce moment des reporters avides d'informations aient aperçu une larme briller dans les yeux de miss Rankin, en doit-on déduire que l'expérience est faite et que la femme, en politique, a fait faillite?

Excelsior se devait de remettre les choses au point. Notre journal est le défenseur des droits de la femme. Nous ne remplissons point nos colonnes de comptes rendus de congrès ni d'articles doctrinaires, car une idée juste n'a pas besoin de longs développements. Notre programme tient dans cette formule: « Le suffrage universel intégral, sans inégalité de sexes. »

Le procès de Mgr von Gerlach commencera jeudi

ROME, 9 avril. — C'est jeudi que commenceront devant le conseil de guerre, les débats du procès intenté à Mgr von Gerlach, camerlingue secret du pape, et à ses complaisants l'avocat Ambrogetti, Attilio Valente, Vilianno Garza, Francesco Nicolosi Raspagliesi et Mario Pomarici, tous inculpés d'espionnage et de haute trahison.

Mgr von Gerlach, qui s'est réfugié en Allemagne, et Pomarici seront jugés par défaut. Les débats auront lieu à huis clos, car les intéressés ont demandé la sécurité de l'Etat.

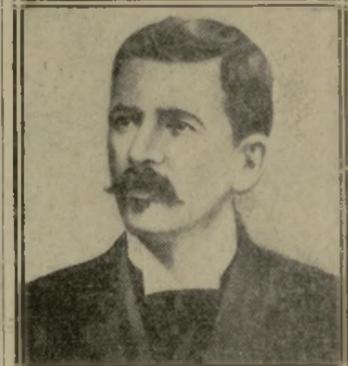
Un accusé a deux défenseurs; l'avocat Ambrogetti en a trois pour lui seul. Les débats dureront plusieurs jours.

COMMENT LES ANGLAIS FÊTENT LEURS MORTS



LEUR FILS VIENT D'ÊTRE TUÉ: ILS PAVOISENT LEUR MAISON

L'exemple, ici, vaut tous ceux que le catholicisme antique et le plus noble peut nous donner: le fils de la maison est mort, il est mort héroïquement, et les parents, refoulant leurs larmes, imposent silence à leur douleur, sanglant seulement à célébrer à leur tour leur mort et la chère patrie par laquelle il a donné sa vie.



M. WENCESLAS BRAZ président du Brésil

à bien été coulé par une torpille, mais encore qu'il a été torpillé sans avertissement.

A l'issue de la réunion du Conseil des ministres, la présidence a communiqué à la presse la note suivante:

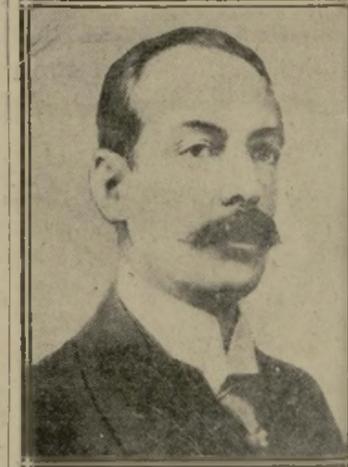
« Le Président de la République, après avoir exposé la situation créée par le torpillage du Panama et par les faits qui s'y rattachent parvenus à la connaissance du gouvernement, s'est déclaré résolu à agir avec la fermeté que réclame la dignité nationale.

« Il a ajouté qu'il attendait seulement qu'une enquête officielle ait établi les faits et les circonstances aggravées qui les ont accompagnés.

« Le gouvernement a télégraphié au ministre du Brésil en France de procéder d'urgence à cette enquête, qui sera confiée au consul brésilien de Cherbourg. »

PANAMA CONTRE L'ALLEMAGNE

WASHINGTON, 9 avril. — Le président de la République du Panama, M. Ramon Valdez, s'est engagé, dans une proclamation, à

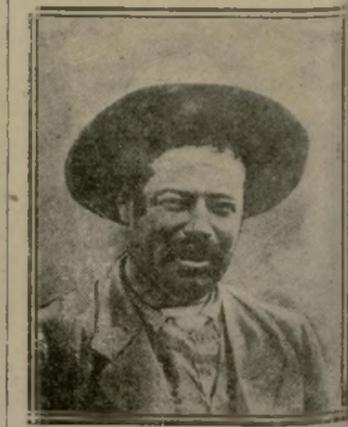


M. RAMON VALDEZ président de la République de Panama

assister les Etats-Unis dans la défense du canal.

Après avoir dit les raisons qui justifient la neutralité et pris des engagements vis-à-vis des Etats-Unis, le président a ajouté que la réparation des dommages causés au canal par les attentats allemands sera rapidement et sera achevée dans quelques mois.

AU MEXIQUE



LE GÉNÉRAL VILLA

qui, au moment que Carranza ne donnait pas les résultats escomptés par la Wilhelmstrasse, a été choisi pour jouer, au compte de l'Allemagne, les agissements au Mexique, et la poursuite d'un tel rôle, par une curieuse coïncidence, le même Carranza était, par conséquent, de l'avis de...

TAXATION DU BLE et recensement des céréales

A partir du 15 avril, la pâtisserie fraîche sera interdite

L'Office public aujourd'hui le décret concernant l'application des lois du 7 avril relatives à la taxation du blé et à l'adoption de farines de succédanés à la farine de froment.

Il y est dit, entre autres : Qu'il sera procédé, sur toute l'étendue du territoire, à un recensement des blés, orge, seigle, maïs, sarrasin, soja, sorgho, millet, fèves et féverolles se trouvant chez les cultivateurs.

Que les blés non destinés à la consommation familiale seront achetés à cause ouverte, par l'administration, chez les cultivateurs, au prix de 36 francs les 100 kilos, les autres au prix de 35 francs au même prix, par les commerçants, sur un certificat du maire. Les quantités de blé non déclarées ne pourront être vendues ou réquisitionnées à un prix supérieur à 33 francs.

Que pour les céréales autres que le blé les prix en seront établis par des commissions spéciales, dans chaque département.

Que le prix du pain sera de même établi dans chaque département par le préfet, en tenant compte des mélanges de farines autorisées ; mais qu'en aucun cas, et jusqu'à décision contraire, ce prix ne pourra dépasser celui fixé par les taxes actuelles, au poids de deux centimes et demi par kilo.

Enfin, qu'à partir du 15 avril sont interdites sur tout le territoire la fabrication, la vente en vrac et le vente de toute pâtisserie fraîche, c'est-à-dire de celle qui doit être consommée dans les quatre jours de sa confection.

LA CHERTÉ DE LA VIE A VIENNE

GENÈVE, 9 avril. — Un rédacteur de l'Arbeiter Zeitung, la feuille socialiste viennoise, est allé faire un tour au marché. Voici ce qu'il dit :

Au lieu de s'améliorer, les choses vont de mal en pis. Les marchés sont plus médiocrement approvisionnés qu'ils ne l'étaient même à l'époque des grands frois. Il y a un an, il était interdit de vendre les œufs à Péquies ; cette année, un ordre pareil est inutile, car il n'y a plus d'œufs à vendre, bien qu'en temps ordinaire nous puissions réserver pour l'exportation des millions d'œufs. Il y a également une grande pénurie des autres articles de consommation.

Le matériel aux fruits est désert ; les légumes en sont fermés. Les seuls légumes que l'on puisse trouver sont le céleri et le poisic, et, parfois, des carottes et des choux. Ces derniers attirent une grande foule, bien qu'ils coûtent près de 1 fr. 25 la pièce. La choucroute, qui est pratiquement la seule nourriture de beaucoup de personnes, coûte de 50 à 80 centimes la livre.

La viande se fait toujours plus rare. De bonne heure, le matin, on peut dénombrer au marché pour essayer d'en obtenir : 7 heures, il ne reste plus que quelques petits morceaux d'agneau, qui se paient 3 fr. 50 la livre environ. Le peu d'œufs mis en vente coûtent 6 fr. 70 la livre, de sorte que, pour la grande masse du peuple, il n'y a rien.

Les quantités de beurre livrées à la vente sont tout à fait insuffisantes ; la margarine est une rareté. La graisse d'œuf coûte 10 fr. la livre. Grave est le souci, lorsqu'on n'a pu se procurer ni légumes, ni viande.

Ce fut avec méthode que l'Allemagne organisa les dévastations

Les déclarations de prisonniers faits récemment ont fourni des précisions édifiantes sur l'organisation de troupes allemandes en vue des destructions prescrites par le haut commandement.

Toutes les maisons de la zone à évacuer par l'armée allemande devaient être, suivant les premiers ordres reçus, vidées, puis rasées, les murs entonnés au bélier et au pic, les toits éventrés et effondrés, les puits et caves comblés.

Cette besogne à main d'homme devait s'effectuer à loisir, sans incendies ni explosions, pour ne pas être remarquée par les Français et ne leur pas dévoiler les intentions de repli.

Ce n'est qu'au début de mars que, pressés par le temps, les Allemands se décidèrent à employer la dynamite et le feu. Des équipes spéciales furent constituées : équipes incendiaires, d'explosion, de destruction, nommées « Brandkommandos », « Sprengkommandos », « Zerstörungskommandos », ou « Brandpioniere », « Sprengpioniere », « Zerstörungspioniere ».

Au XVII^e corps, ce furent les pionniers du 17^e bataillon qui fournirent les cadres de ces équipes spéciales, au ... chaque compagnie dut fournir trois volontaires choisis parmi les écuyers, les fatigués (Schonungsbedürftige) et les dévotés, afin de ne pas affaiblir l'effectif en ligne, déjà si considérablement réduit par tous les détachés et employés dans les formations spéciales. Aucun volontaire ne se présenta au 1^{er} bataillon ; il fallut prélever d'office le nombre d'hommes demandé par le commandement.

La destruction des villages s'opéra sous la direction d'officiers et de sous-officiers du 17^e bataillon de pionniers. Les Brandkommandos, armés par des pionniers, agitèrent systématiquement le feu aux tranchées à l'aide de paquets de couchage, de copeaux et de ballots de copeaux spéciaux (Holzwele), suspendus aux orifices des abris pour être enflammés en cas d'attaque par l'ennemi.

D'autres piquets placèrent des pétards dans les caves ou coupèrent à la scie les arbres dans les vergers et le long des routes.

BROYÉ PAR LE MÉTRO

Vers neuf heures, hier matin, à l'arrivée d'un train, à la station métropolitaine « Gare de Vincennes », un voyageur paraissant âgé de soixante-cinq ans environ et portant un costume d'établissement hospitalier est tombé sur le quai. Son corps se trouva serré contre une grille placée en face du trottoir.

On dut mander les pompes pour dégager le cadavre, définitivement broyé, du métro.

DERNIÈRE HEURE

Comment les Bulgares vinrent à bout de l'insurrection serbe

GENÈVE, 9 avril. — A la suite des persécution permanente exercées par les autorités bulgares dans la Serbie occupée, par les Bulgares, plusieurs soulèvements se sont manifestés en plusieurs endroits. Cependant les derniers événements de civils et surtout l'internement forcé des Serbes provoquèrent un soulèvement plus important au commencement de mars.

Plus de vingt mille Serbes réfugiés dans la montagne attachèrent et prirent les villes de Procoublie, Kouschoullia et Lebame et menacèrent même la ville de Nisch.

Les Bulgares envoyèrent immédiatement deux divisions pour réprimer ces mouvements insurrectionnels. La bataille fut sanglante, faisant de nombreuses victimes des deux côtés. Les Serbes se jetaient avec fureur sur les Bulgares pour s'emparer des armes et des munitions. Une troisième division dut intervenir pour sauver la ville de Nisch et réprimer l'insurrection.

Les Serbes durent céder devant les canons et les mitrailleuses et se réfugièrent dans la montagne. L'armée bulgare se vengea cruellement sur les populations civiles. Tous les hommes âgés de plus de dix-sept ans sont rappelés et internés.

Le mouvement insurrectionnel avait gagné les départements de Nisch-Vragna, Boudjina, le nord de la Morava et la Macédoine.

Nicolas Romanof voudrait pouvoir se fixer en Suisse

MILAN, 9 avril. — On télégraphie de Zurich au Secolo : « Le Lokal Anzeiger apprend de Stockholm que l'ancien tsar Nicolas aurait demandé l'autorisation de se rendre avec toute sa famille en Suisse, où il séjournerait définitivement sous le nom de Nicolas Romanof. »

M^{me} Sturmer n'est pas morte

MILAN, 9 avril. — On télégraphie de Petrograd au Corriere della Sera que la femme de l'ancien président du Conseil M. Sturmer, dont on annonçait le suicide, n'est pas morte. Elle est seulement blessée et on espère la sauver.

UNE MUTINERIE à bord d'un vaisseau allemand

GENÈVE, 9 avril. — Une mutinerie causée par l'insuffisance de nourriture a éclaté sur le croiseur cuirassé Baden. Plus de cent hommes ont été enfermés dans la deuxième caserne de la marine.

Les rations de l'équipage étaient les suivantes : le matin, demi-livre de pain avec du miel artificiel et de la marmelade. A midi, viande quatre fois par semaine, mélange avec des betteraves coupées et bouillies ; la ration normale de 100-125 grammes par homme n'est accordée que le dimanche. Le repas du soir est exactement le même que celui du matin. On distribue le jeudi et le dimanche une ration de graisse et de beurre de 25 grammes par matelot.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front britannique

11 HEURES 20. — NOUS AVONS ATTAQUE CE MATIN, A 5 H. 30, SUR UN LARGE FRONT.

DU SUD DARRAS AU SUD DE LENS NOS TROUPES ONT PENETRE PARTOUT DANS LES LIGNES ENNEMIES. ELLES ONT REALISE SUR TOUS LES POINTS UNE PROGRESSION SATISFAISANTE.

VERS CAMBRAI, NOUS AVONS ENLEVE LES VILLAGES DE HERMIES ET DE BOURSIES ET PENETRE DANS LE BOIS D'HAVRAINCOURT.

31 HEURES. — LES OPERATIONS SE DEROULENT AVEC SUCCES, CONFORMEMENT A NOTRE PLAN. LES LIGNES ENNEMIES ONT ETE ENLEVEES DE HENIN-SUR-COQUEL AUX LISIERES SUD DE GIVENCHY-EN-GOBELLE, SUR UNE PROFONDEUR DE TROIS A CINQ KILOMETRES ET NOTRE AVANCE SE POURSUIT.

LES DEFENSES AVANCEES DE L'ENNEMI SUR CE FRONT Y COMPRIS LA CRETE DE VIMY ENLEVEE PAR LES CANADIENS SONT TOMBEES ENTRE NOS MAINS AU DEBUT DE LA MATINEE. ELLES COMPRENAIENT UN RESEAU DE TRANCHEES, ET LES VILLAGES FORTIFIES DE NEUVILLE-VITASSE, TELEGRAPH-HILL, TILLOT-LES-MOFFLAINES, OBSERVATION-BRIDGE, SAINT-LAURENT-BLANGY, LES TILLEULS ET LA FERME DE LA FOLIE.

LA PROGRESSION EFFECTUEE A LA SUITE DE CES OPERATIONS A FAIT TOMBER EN NOTRE POUVOIR LA LIGNE ARRIERE DES DEFENSES ALLEMANDES, COMPOSEES D'UN PUISSANT SYSTEME DE TRANCHEES ET LES VILLAGES FORTIFIES DE FEUCHY-CHAPEL, FEUCHY-HYTERABAD-REDOULT, ATHIES-THRELS.

A QUATORZE HEURES, 3.816 PRISONNIERS, DONT 119 OFFICIERS, AVAIENT ETE DENOMBRES. MAIS CE CHIFFRE EST LOIN DE REPRESENTER LA PRISE DE LA JOURNEE. UNE PORTE PROPORTION DE PRISONNIERS APPARTIENNENT AUX DIVISIONS BAVAROISES QUI ONT EPROUVE DE GROSSES PERTES DANS LES COMBATS DE LA JOURNEE.

LE MATERIEL CAPTURE EST COMPOSE DE CANONS, DE NOMBREUX MORTIERS DE TRANCHEES ET DE MITRAILLEUSES DONT LE COMPTE N'EST PAS ENCORE ACHEVE. DANS LA DIRECTION DE CAMBRAI UNE NOUVELLE AVANCE NOUS A PORTES VERS LE BOIS DE HAVRAINCOURT LE VILLAGE DE DEMICOURT EST TOMBE ENTRE NOS MAINS. DANS LA DIRECTION DE SAINT-QUENTIN, NOUS NOUS SOMMES EMPARES DE POUTRU ET DU VERGUEUR.

L'activité aérienne des derniers jours se poursuit fort active, aujourd'hui, plusieurs expéditions de bombardement ont été exécutées avec succès ; nos aviateurs ont travaillé très efficacement, en liaison avec l'artillerie. Deux appareils ennemis ont été détruits quinze autres ont été contraints d'atterrir, paraissant s'être écrasés sur le sol. Deux drachon se sont égarés en flamme. Dix des de nos appareils ne sont pas rentrés.

Front belge

L'activité de l'ennemi n. de part et d'autre, est moins grande que les jours précédents. Elle a été localisée dans la région à l'Est de Ranscapelle.

Les socialistes allemands espéraient soulever une révolution en Italie

LEURS AVANCES FURENT REJETÉES

ZURICH, 9 avril. — Au cours de la semaine dernière, des agents germanophiles bien connus, opérant à Berne, à Zurich, à Lucerne, à Lugano, s'étaient employés à répandre le bruit que la révolution serait d'éclore en Italie. On sait maintenant sur quelle base chimérique ils fondaient leurs espoirs.

Quelques jours avant la propagation de cette fausse nouvelle, une conférence avait eu lieu à Berne entre un certain nombre de socialistes allemands, autrichiens et suisses, afin d'examiner la situation nouvelle créée à l'international par la révolution russe. Les délégués allemands y avaient déposé la responsabilité des événements de Petrograd sur la politique internationale et les désordres qui s'étaient produits dans plusieurs villes, et notamment à Berlin, à Hambourg, dans la Prusse rhénane, en Saxe et en Bavière, promettant d'envisager à bref délai la possibilité d'un mouvement d'ensemble.

Les représentants autrichiens rappelaient de leur côté que M. Adler, leader du parti et père du meurtier du comte Suergh, avait fait voter dans leur récent congrès une motion sommant le gouvernement de conclure la paix sans délai. Ils ajoutèrent qu'en Galicie et en Bohême les éléments nationaux et les groupements ouvriers semblaient s'accorder sur la nécessité d'un mouvement libérateur russe et qu'à Vienne

Nouveaux éclaircissements sur la conférence de Hombourg

BERNE, 9 avril. — Une très haute personnalité autrichienne, qui a joué dans nos pays un rôle capital mais qui s'est tenu depuis le début de la guerre en dehors de la politique austro-germanique, a fait, au cours d'un séjour en Suisse, des déclarations qui jettent une lumière nouvelle sur les questions discutées à la dernière conférence internationale de Hombourg.

L'entré des deux empereurs, a-t-il dit, accompagnés de leurs conseillers, a été motivée, non pas par le désir de Charles I^{er} de présenter l'impératrice Zita à l'impératrice d'Allemagne, mais par la nécessité où se trouvent les deux souverains de donner quelques satisfactions, au moins apparentes, à l'opinion publique de leurs deux empires, car la situation est devenue particulièrement inquiétante depuis les événements de Russie.

Des troubles assez graves ont éclaté en Hongrie et en Bohême. A Prague, le mouvement séparatiste a pris une acuité nouvelle. La libération du peuple russe a donné au peuple tchèque le ferme espoir de réaliser au plus tôt ses aspirations nationales et le parti de l'indépendance tchèque a travaillé, dans le triomphe de la révolution russe, un exemple de ce que peut être un mouvement organisé et basé sur le peuple.

En Allemagne, les grèves prennent chaque jour une extension plus considérable. Je ne crois pas, personnellement, aux écentes sanglantes dont certains journaux se sont fait l'écho, mais je suis convaincu que le

malaise social est tel qu'il suffirait d'une étincelle pour déclencher les pires catastrophes. Je tiens de bonne source que M. Scheidemann, le chef du parti socialiste majoritaire, qui a ses entrées auprès du kaiser, l'a adjuré tout récemment de calmer la colère lente du parti socialiste, en lui accordant des libertés constitutionnelles impérieusement réclamées.

Plus de quatre millions de socialistes allemands, sans abandonner d'une manière formelle le gouvernement, craignent aujourd'hui de se battre contre leurs propres intérêts et commencent à envisager une victoire prussienne comme une véritable défaite pour eux, et le communiqué officiel par lequel le Vorwarts a cru devoir exprimer son dévouement à la monarchie allemande, loin d'avoir l'attitude des socialistes allemands, n'a fait que l'exaspérer.

Nul, en effet, n'ignore plus en Allemagne que le Vorwarts est entièrement entre les mains de M. de Bellmann-Holweg et que la censure y règne en maîtresse absolue depuis l'élimination des socialistes autoritaires qui, dans les deux premières années de la guerre, y avaient conservé une certaine autorité. (Radio.)

La manœuvre échoua donc pitoyablement, mais, avant même d'en connaître le résultat, les délégués austro-allemands, prenant leurs déurs pour des réalités, avaient déjà commencé à repandre des bruits de révolution et c'est ce qui explique les rumeurs qui ont couru il y a quelques jours, à ce propos, dans plusieurs capitales.

Encore un navire américain torpillé !

MADRID, 9 avril. — Le voilier américain Edwin Hood, de 1.005 tonnes, a été torpillé samedi dernier. Neuf naufrages furent recueillis par un navire danois qui les a transportés au port de Almeria.

Ce que l'on dit à l'étranger

LES TROISIEMES PAUSES DE L'ALLEMAGNE

Voix du Peuple (Munich) : Les troisèmes pauses de la guerre nous laissent en attendant, au sein, une faiblesse qui se reflète à nos yeux et plus à la liberté pour nous.

Nous attendons de nos hommes d'Etat des réformes permettant aux supérieurs allemands de devenir des citoyens libres. La forme du gouvernement importe peu, mais il faut que le gouvernement soit basé sur la volonté populaire et qu'il mette fin au régime qui a duré depuis si longtemps.

Schwäbische Tagwacht : La troisième fois de l'après-midi, chez nous, la fête de la résurrection de tout un peuple. Une orientation nouvelle dans la politique intérieure du pays enlèverait les obstacles qui barrent le chemin à la conclusion de la paix.

Chez nous, on considère comme un grave danger que l'Allemagne soit gouvernée par un régime prussien réactionnaire. Le danger prussien, même dans les pays neutres comme la Suisse, a un mauvais effet. Le peuple ne veut pas, lui non plus, rendre la main à une Allemagne gouvernée par la Prusse. Nous arrivons donc, que la meilleure garantie d'une paix prochaine serait dans une modification complète de notre régime politique.

Neue Badische Land Zeitung : Le malheur nous a rendus patients. Espérons que l'après 1918 nous apportera enfin une vraie paix.

LE RESCIT DU KAISER

Dernières Nouvelles de Munich :

La réforme du Landtag prussien doit avoir lieu par voie législative, sa réalisation est confiée à la Chambre des seigneurs et à la Chambre des députés prussiens. Il est probable que cette dernière Chambre sera dissoute avant la décision afin que les électeurs eux-mêmes puissent se prononcer.

La lutte sera probablement assez chaude, c'est pourquoi le rescit remet la solution législative du problème après la guerre ; alors seulement les millions d'électeurs mobilisés pourront exprimer nettement leur opinion par leur vote.

Vorwarts :

Il est nécessaire, pour la victoire du mouvement populaire, que la classe ouvrière persiste dans sa volonté de défendre le pays. C'est précisément cette attitude de la classe ouvrière pendant la guerre qui a transformé les revendications de paix en revendications de tout le peuple.

Nous sommes heureux que le gouvernement allemand au moment où un nouvel ennemi reprend le vieux cri de la lutte de la liberté et de la démocratie contre l'autoritarisme et le matérialisme, donne au monde extérieur une preuve manifeste que le peuple allemand poursuit toujours aux progrès de sa politique intérieure et n'a pas besoin que d'autres viennent les lui apporter.

Il ne faut surtout pas d'un cabinet de ce genre qui fut son donné par les ennemis et les citoyens ennemis.

Y aura-t-il une crise ministérielle en Espagne ?

MADRID, 9 avril. — L'attention des milieux politiques est attirée par des événements d'ordre politique qui sont attendus pour aujourd'hui et pour demain et qui pourraient peut-être entraîner une crise ministérielle. Il semble que M. de Romanones s'efforce d'aplanir les difficultés qui résultent de la diversité d'opinions de quelques ministres sur la situation actuelle.

Une note de caractère officieux déclare qu'il semble que l'attention des dirigeants se porte exclusivement pour le moment présent sur les problèmes que posent en Espagne les circonstances anormales que nous traversons et qui deviennent plus critiques à mesure que s'étend le champ des opérations.

Un certain nombre de journaux commentant ce texte disent : « Nous croyons savoir que, avant vingt-quatre heures, tout ceci sera justifié de façon suffisamment expressive. »

En sortant du palais royal, aujourd'hui, M. de Romanones a déclaré qu'il n'avait rien de particulier à communiquer. Interrogé sur la situation politique, le comte de Romanones s'est montré réservé.

LES RESULTATS SPORTIFS

Deruyter gagne Tours-Paris. — La pluie, la grêle et le brouillard ont accompagné les concurrents de Tours-Paris (250 kil.). Le coureur Deruyter, actuellement vainqueur dans l'équipe belge, a pris la première place, devant un lot de jeunes non connus ; il a été le plus actif, le plus rapide, le plus vaillant, le plus sûr, le plus sûr, le plus sûr.

Résultats : 1. Deruyter, en 8 h. 6 m. 50 s. ; 2. André Noël, en 8 h. 7 m. 38 s. ; 3. Janssen, 8 h. 58 m. 2 s. ; 4. Manjès, 8 h. 48 m. 45 s. ; 5. Christophe, 8 h. 58 m. 26 s. ; 6. Chassol, 9 h. 7 m. 17 s. ; 7. Masselin, 9 h. 7 m. 47 s. ; 8. Gerwin, 9 h. 55 m. ; 9 h. 33 m. 45 s. ; 10. Hoffner, 9 h. 37 m. 31 s. ; 11. Dejonghe, 9 h. 40 m. 32 s. ; 12. Oudart, 9 h. 54 m. 25 s. ; 13. Assé, 10 h. 5 m. 48 s. ; 14. Tourman, 10 h. 31 m. 56 s. ; 15. etc., etc.

Un Vétérome d'Évier. — Grand Prix des Cloches (1.000 m.). — Les séries sont gagnées par : Léonard, Eug. Pouchon, Louis. Pouchon, André, Simeon, Lévy et autres et les demi-finales par : Léonard, Pouchon et Lévy.

Épreuves : 1. Egg, 2. Ellegard, 3. Pommès. Course de Coucouffin (1.000 m.). — Les séries sont gagnées par : Pommès, Berrand, Bourne, Ellegard, Choupe, Deschamps et Lévy. Prix final : 1. Bourne, 2. Deschamps, 3. Ellegard.

Prix d'Évier (50 kil. derrière motos). — Première manche (20 kil.) : 1. Larue, 2. Colombatto, à 220 m. ; 3. Brum, à 875 m. T. 16 m. 51 s. 2/5.

Deuxième manche (30 kil.) : 1. Bruni, 2. Larue, à 1125 m. ; 3. Colombatto, à 2.450 m. T. 25 m. 20 s. 3/5.

Handicap du mille. — 1. Simeon, 2. Fournot, 3. Choupe, 4. Léonard, 5. Berrand, T. 1 m. 57 s. 4/5 ; d. l. 19 s. 1/5.

Course à l'Évier. — Pour les séries, Egg doit opposer à cinq concurrents ; il en a rejoint quatre, mais a été attrapé par le cinquième : 1. Christophe, 2. Egg, 3. Larue, 4. Choupe, 5. Druze-Raynal.

FOOTBALL-ASSOCIATION

Le Tournoi National. — La dixième journée met en présence les équipes de la Ligue de Football Association et de l'F.S.A. C'est la Ligue qui a triomphé par 3 buts à 2.

CRISE

PAR MICHEL SORBIER

INFORMATIONS

Ce matin paraît à l'Officiel la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de M. Harjes, président de la Commission de Secours Américain de la rue François-1er.

NAISSANCES

— La comtesse E. Boulay de la Mourthe a donné le jour à une fille : Jeanne.

DEUILS

— Les obsèques de Mme Cochard, récemment décédée 4, rue Chalgrin, auront lieu à Saint-Honoré-d'Ély, demain mercredi 11 avril, à 10 heures. On se réunira à l'église.

Nous apprenons la mort :

De Mme R. Papin, née Baillif, femme de M. Robert Papin, président de la Société sportive d'encouragement, mère du lieutenant Jacques Papin, tué à l'ennemi, et de Mme Henry Cravoisier, femme du capitaine détaché à la mission militaire en Roumanie ;

De M. André Joly, sous-officier automobiliste, mort pour la France, dans un hôpital de Nancy, des suites d'une maladie contractée au front, âgé de trente-huit ans. Il avait épousé Mme Vaillant et laisse un fils ;

De M. Alfred de Courcy, père du capitaine d'état-major de Courcy, inspecteur des forêts, de M. Gérard de Courcy et de la baronne de Saint-Palais, décédée à Menton ;

De Mme Léon de La Love de Duenne, décédée à Auteuil ;

De M. Alfred Geoffroy, directeur de la manufacture de tabacs de Dijon, chevalier de la Légion d'honneur, qui a succombé à soixante-sept ans ;

Du sous-lieutenant Ogier, du 5^e d'infanterie, mort pour la France ;

Du chanoine Pierre Burnoz, vicaire général honoraire du grand séminaire d'Alajaccio ;

De M. Victor Julliard, percepteur des contributions en retraite, qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-trois ans. Il était le père de M. Julliard, l'avoué parisien ;

De la comtesse Pierre d'Abzac, qui a succombé à Cassé, près Bergerac ;

De M. Désiré Lachopelle, professeur honoraire de l'Université, décédé âgé de soixante-sept ans.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— A Nice sont arrivés récemment : comtesse de Louvencourt, général baron Zakomelsky, général et Mme Hanoteau, comte de Gimel, général Méliis Loopou, inspecteur du service de santé de l'armée belge ; MM. Krings, W. Slatery Margell, lieutenant B. Mees, de l'armée belge, etc.

— M. et Mme Henri Cain, M. Hussenot de Senoges et M. van Castel ont quitté Nice, ainsi que la marquise Pietrosynska, qui est arrivée à Paris.

— Avant-hier a eu lieu, dans le parc de Valrose, la grande kermesse flamande, de bienfaisance que nous avons annoncée. Gros succès pour le sketch : "l'Oiseau de France", du comte d'Arincourt, et pour Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, qui interpréta avec talent l'Hymne à la reine des Belges, de Mme Berthe Mendes-Moro.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— Venant du front, S. A. R. le duc d'Aoste est arrivé à Naples à sa résidence de Capodimonte, où la duchesse d'Aoste l'avait précédé de quelques jours.

— A l'occasion du prochain mariage de Donna Paola de Viggiano avec le marquis Hou. Luigi Medici del Vascello, la princesse de Viggiano donnera ces jours-ci un grand déjeuner. Le mariage civil sera célébré le 15 courant et la cérémonie religieuse aura lieu le lendemain.

— Donna Paola de Viggiano, fille de feu le prince Ludovico Sanfelice de Viggiano et de la princesse, née Jeanne de Buffremont, dame de palais de la reine d'Italie, appartient à la fois à l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de France — les princes de Buffremont, dont l'origine remonte à l'année 1090 — et à l'une des souches italiennes les plus pures.

— Après quelques jours passés à Naples, le marquis Carignani, ministre d'Italie près le roi des Belges, est parti pour Rome, d'où il se rendra au Havre.

— Le baron Romano Avezzano, ministre d'Italie près le roi de Monténégro, a quitté Naples pour rejoindre son poste à Paris.

— Le lieutenant français Bedaride vient de faire une conférence très applaudie sur la guerre.

— Le prince Aldobrandini est rentré à Rome, venant de Paris.

— Le prince et la princesse Ruspoli sont de retour en Italie.

— Le comte Luigi Primoli reprend ses matinées musicales du lundi, en sa villa Sallustiana, pour ses amis et en l'honneur des officiers blessés.

— Le sculpteur Ernesto Biondi vient de mourir à Rome, après une longue maladie.

— De Parme, on annonce la mort du comte docteur Luigi Simonella.

— La princesse Jacques de Broglie a donné, à Rome, une réception intime, à laquelle s'étaient rendus : prince et princesse Barberini, comtesse Van de Stern, comte de Cartagena, comte Lovatelli, M. et Mme Corsechot, Mme Besnard, MM. Kroupensky, de Morsier, Mme Avit, docteur Oreste Basilio, M. Henry Gousse, etc., etc.

— De petits dîners ont eu lieu dernièrement chez donna Maria Maszoleni et chez donna Franca Florio.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, Boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux de 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, de 11 à 12 heures. 3 à 6 heures. Prix : réceptions consenties à nos abonnés.

AVIS à la Clientèle LA SOCIÉTÉ NESTLÉ (Lait condensé et farine lactée) en raison de l'affluence des demandes, a le regret de ne pouvoir exécuter toutes les commandes.

EST-CE que ce sont les hommes, à présent, qui vont nous empêcher d'être des féministes raisonnables ? Et fondra-t-il que ce soient des femmes qui calmement leur impatience de nous voir venir électrices ?

Il s'est produit, à ce sujet, tout à l'heure, un incident assez significatif.

L'Union Française pour le suffrage des femmes tenait son assemblée générale, et des femmes très intelligentes s'y entretenaient paisiblement de toutes sortes de questions graves : le sort de l'ouvrière, l'éducation et l'assistance infantiles, l'enseignement féminin, quand survint un député, M. Louis Marin, qui s'acheta de reprocher à ses audatrices leur étrange sagesse.

— Et le suffrage universel, mesdames ? Et ce droit de faire des députés et des sénateurs, d'être vous-mêmes des députés et des sénateurs, est-ce que vous l'avez oublié ? Vous n'en dites plus rien... Ne comprenez-vous pas que cette question-là est la seule dont la solution pressée ?

Et ce fut toute une conférence — intéressante, d'ailleurs, — à la fin de laquelle M. Louis Marin exprima le vœu que le Parlement ne remît point à la fin de la guerre la réalisation d'une réforme à laquelle tant de nobles espoirs sont attachés.

Evidemment, M. Louis Marin n'a pas tout à fait tort, et il semble bien que les femmes aient conquis, par leur attitude même, le droit de gérer les affaires de leur pays alors que, en l'absence des hommes, elles ont si bien géré les affaires de leur maison.

Il est impossible, en effet, de ne point reconnaître que cette guerre a fait de nous les souveraines de l'Arrière, et qu'il n'a été besoin d'aucune loi pour cela.

On a vu des salaires d'ouvrières égaler ceux des ouvriers les mieux payés, et, dans maintes entreprises commerciales et industrielles, la patronne s'installer et gouverner, pour le bien de tous, à la place du patron. Des fortunes importantes ont été créées, le mieux du monde, en l'absence des maris, par des femmes qui ne se soupçonnaient point aptes à de telles besognes ; d'autres, en face d'enfants grandissants, se sont révélées éducatrices de premier ordre, et nous voilà, comme fonctionnaires, répandues et déjà fixées un peu partout.

Du haut en bas des hiérarchies, nous sommes présentes, et l'on est content de nous. Nous remplaçons l'homme d'équipe et le clerc de notaire, le laboureur et le banquier, le contrôleur de tramway et le sous-chef de cabinet du ministre. Il ne nous manque plus guère que le bulletin de vote... et nous êtes d'avant, monsieur le député, qu'on nous fasse ce cadeau sans tarder ?

A la vérité, nous pourrions accepter cette offrande, et nous ne verrions point d'inconvénient à devenir électrices, car nous imaginons volontiers que nous en sommes dignes. C'était une vérité avant la guerre, que la guerre a définitivement démontrée.

Tout de même, les Françaises conservent un scrupule, monsieur le député, elles ne demandent pas mieux que de suivre vos suggestions, mais elles admettent que ces choses se régleront peut-être mieux après la guerre, quand les hommes seront là. Elles ne veulent pas être les invitées qui se mettent à table avant les maîtres de la maison... étant données surtout les raisons magnifiques pour lesquelles, en ce moment, les maîtres de la maison se font attendre.

SONIA.

Le double vandalisme

Un certain Scheuermann affirme, dans la Deutsche Tageszeitung, que les Allemands ont détruit le château de Courcy « la mort dans l'âme ».

— Et la preuve, ajoute-t-il, que nous ne sommes pas des barbares, c'est qu'à peine maîtres de ces ruines historiques nous avons procédé à leur réfection.

Ah ! barbares, deux fois barbares ! puisqu'ils n'ont pas senti quelle injure faisaient à ces pierres de France leur ciment et leur truelle germaniques !

Si quelque chose devait nous empêcher de déplorer la destruction de ces nobles ruines, ce serait bien de savoir que l'envahisseur ne nous les eût laissées que marquées de la pire souillure, c'est-à-dire restaurées à leur façon.

Le retour au pays

Nous avons connu l'effroyable retour au pays du lieutenant C... qui, au cours d'une patrouille, à quelques kilomètres de Saint-Quentin, se trouva devant ce qui avait été

la ferme de ses parents, la ferme où il était né.

Du bâtiment : rien ! Les parents : emmenés ! La dévastation et l'épouvante.

Ceux-ci sont plus heureux. Les vandales ont dû quitter le bourg avant d'avoir pu le



OUI... MAIS LE PHOTOGRAPHE EST LÀ !

détruire. Ils n'ont pas même eu le temps, dans leur déroulé, de pousser devant eux les habitants.

Et deux de nos petits soldats, en arrivant dans ce village — leur village — relouvent les maisons familiales et, sur le seuil, les sourires amis.

Tout de même, en dépit de l'émotion de l'heure, la vieille dame du fond et la petite fille du premier plan n'ont pas oublié que le photographe était là...

La confusion peu plaisante

Le nouveau ministre du Ravitaillement, M. Viollette, n'est pas fâché de porter un nom de leur ; mais, il supporte difficilement qu'on le taquine à ce propos.

Il y a quelque quinze ans, il faillit se brouiller avec un de ses plus influents électeurs, qui, sous prétexte de rire, s'enlaidit à lui jolir des noms de légumes.

C'était à un bal donné à l'Élysée sous la présidence de M. Loubet. M. Viollette, alors simple député, pérorait au milieu d'un groupe de jolies femmes, quand une vigoureuse loup sur l'épaule le fit tressaillir, tandis qu'une voix joviale s'exclamait :

— Tiens ! c'est toi, mon vieux persil !

M. Viollette se retourna brutalement.

— Je ne suis pas persil, dit-il, si ce n'est le plus net, je suis Viollette. Je vous prie de vous en souvenir.

Et, alors, on entendit une jeune femme qui disait :

— Non, non, pas violette, pas modeste du tout.

Mais si, le change varie !

Une lettrée de l'Armée se plaint à notre confrère de ceci :

Volant envoyer un mandat de cent francs à son frère, interné en Suisse, elle dut verser au guichet de la poste la somme de 117 francs, les 17 francs étant pour le change.

Or le change sur la Suisse était, ce jour-là, de 14 francs. D'où protestation de l'intéressée.

L'employé lui répondit péremptoirement en lui montrant sous les yeux une pancarte officielle établissant le cours du change sur la Suisse à 14 francs.

Il est vrai que la pancarte était vieille et que le change avait baissé depuis le jour où elle avait été établie. Mais, comme elle n'avait pas été remplacée, elle continuait à donner, à son ordre, force de loi. Elle continuait... Et elle continuera peut-être très longtemps encore.

L'affaire de la rue Coumartin

Vu : la vérité que l'histoire du « bourgeois de la rue Coumartin », telle que se la racontait aujourd'hui le peuple des faubourgs.

Bon, ce « bourgeois », qui a de la fortune et des relations, put arriver à se faire livrer, ces jours-ci, dix sacs de charbon. On les aligna sur le seuil de la maison, attendant qu'une foule respectueuse fût là.

Mais, quand le « bourgeois », qui habite à l'étranger, demanda aux 10 reurs de monter les dix sacs chez lui, ceux-ci se refusèrent. Décharger le charbon et en, empêcher l'argent, là se bornait leur rôle.

Alors le « bourgeois » avisa parmi les badauds deux jeunes ouvriers d'aspect solide.

— Vingt sacs par sac, dit-il.

Mais, après un bref colloque, les deux jeunes gens secouèrent la tête négativement.

Le « bourgeois » se retourna vers son concierge.

— Oh ! monsieur sait bien que je ne demanderais pas mieux que de lui rendre service ; mais, du charbon, c'est lourd !

Le « bourgeois » se dépoiffa et lui tendit son chapeau :

— Pas trop lourd, ça ?

— Monsieur veut r... ?

Et devant son concierge médusé, le « bourgeois », qui a de la fortune, des relations et aussi des biceps, chargea le premier sac sur son épaule et disparut dans l'escalier.

Au dixième, la foule, exclamée et respectueuse, applaudissait.

FILMS

Briques et poussières

Mme Ninette est en visite chez sa belle-mère. Mme Ninette a gardé regret du temps où son mari, au lieu d'être un simple héros, comme tout le monde, était un avocat distingué et occupé à « quelqu'un » enfin. Et elle décrit, avec une pointe de pitié, le dernier cadeau qui lui est parvenu de lui : un morceau de brique, soigneusement emballé dans une boîte ficelée, avec cette mention : « Pierre de Noyon ».

— Jamais, dit la bonne dame, il ne vous a fait plus beau présent !

Ninette rit d'un petit rire qui veut dire : « Ne discutons pas. Nous ne nous comprendrions pas ! » Mais la belle-mère, majestueuse, marche vers son secrétaire. Elle tire du fond du tiroir aux secrets un sachet usé. Elle l'ouvre avec des doigts tremblants d'émotion et montre, dedans, un petit tas de poussière noire enveloppée dans du papier de soie.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Ninette.

— C'est de la terre de Pologne. C'était le pays de mon père à moi. Et si votre mari est ce qu'il est, un brave, c'est peut-être parce que je lui ai appris, quand il était petit, qu'il n'y avait rien, dans ma maison, de plus précieux que cette pincée de terre...

Le petit Claude, très intéressé, s'est approché de sa grand-mère, qui l'attire contre elle.

— Regarde bien la pierre de Noyon, mon petit, lui dit-elle. Regarde-la, chaque matin et chaque soir. Un jour tu comprendras ce qu'elle veut dire et pourquoi ton père l'a envoyée. Ce jour-là, s'il le voit, le récompensera de ce qu'il endure aujourd'hui...

Mme Ninette ne rit plus. Et les yeux du petit Claude brillent... brillent... — A. L.

Les restrictions de la buvette

Que les députés siègent ou non, la buvette de la Chambre est ouverte. Mais, une récente décision de la questure, motivée par certains abus, veut qu'elle soit réservée désormais aux seuls parlementaires, alors que ceux-ci avaient, tout récemment encore, la faculté d'y inviter leurs amis.

La suppression de cette tolérance n'a pas été sans provoquer de vives réclamations. Samedi, un député socialiste du Nord prenait à partie un questeur :

— Voyons, lui disait-il, c'est absurde ! Nombreux sont les réfugiés ou les évacués qui viennent me voir, quelques-uns au moment même où ils arrivent à Paris. Je suis ainsi dans l'obligation de leur offrir quelque chose, et il m'est difficile de les conduire chez un marchand de vin. Faites-leur payer, si vous voulez, mais laissez-les pour nos amis l'accès de la buvette...

L'excellent questeur fut introuvable.

La Chambre des députés n'est pas un lieu où l'on donne à boire.

Le chapeau explosif

Quelques dames anglaises ont formé le projet d'aller de partie en partie, qu'importe pour l'armée. Elles ne demanderont pas d'argent, mais du coton et de la laine.

— C'est pour les explosifs, dirent-elles.

Or, une idée leur est venue. Ne pourraient-elles employer les vieux chapeaux dans la fabrication des munitions ?

Personne ne pouvant répondre à leur question, elles ont décidé d'aller le poser à lord Moulton, qui préside le Comité des explosifs au ministère anglais des Munitions.

« Il y a encore à Londres, écrit la Westminster Gazette, des milliers de gentlemen à qui ces dames pourraient demander leur chapeau haut de forme — bien qu'aujourd'hui on n'en voie plus guère que trois pour trois cents qu'on voyait il y a quelques années. »

Enfin, si le chapeau haut de forme doit mourir, il sera beau que ce soit sur le champ de bataille.

LE VEILLEUR.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN par Gibson



Vers la dernière tranchée. (Life.)

Ah ! si j'avais encore ma mère !... Ce furent les dernières paroles de Mme Elise Bajamet, qui rentra dans sa chambre en faisant claquer la porte au nez de son mari.

La scène avait été vive. Sollicité d'avoir à payer une étoile de deux mille francs que venait de se faire livrer Mme Bajamet, le chef de la communauté s'était refusé.

— Ma chère amie, tu as déjà beaucoup de fourrures, et nous sommes en guerre ! Cette double proposition se trouvait exacte, mais Elise objecta qu'une femme n'a jamais trop de fourrures et que la guerre, par hasard, n'avait pas diminué d'un sou leurs revenus.

— Erreur !... dit M. Bajamet, car j'ai dû prévenir tous mes locataires que, n'ayant plus de charbon, je ne pourrais plus les chauffer, et tous m'ont répondu qu'ils ne paieraient plus leurs loyers.

— C'est pour cela qu'on gèle ici ?

— Le concierge a vidé ce matin le dernierseau de charbon dans le calorifère.

— Je ne te féliciterai pas de ta prévoyance. Et ma fourrure m'est encore plus indispensable...

— J'ai dit non, ce sera non !...

Le somptueux immeuble de Ferdinand Bajamet n'était qu'une immense glacière. Les locataires du premier, du quatrième et du cinquième s'en allèrent dans le Midi, ceux du deuxième et du troisième s'installèrent à l'hôtel.

Et Bajamet courait le froid dans son luxueux rez-de-chaussée.

Sa femme avait trouvé une solution : elle ne quittait plus son lit. La femme de chambre renouvelait sa bouillotte d'eau chaude en même temps qu'elle lui apportait ses repas.

Bajamet était allé supplier vainement son fournisseur de charbon, puis il avait cherché ailleurs. On l'avait vu rôder sur les bords de la Seine, depuis Bercy jusqu'au Point-du-Jour ; il avait fait d'extraordinaires stations dans les entrepôts vides des chemins de fer. Il sortait de chez lui le matin, il n'y rentrait que le soir, boitant, à cause de terribles engelures. Il suivait les livreurs de charbon jusque dans des quartiers invraisemblables, en essayant de les corrompre. Mais la malchance le poursuivait. Il se heurtait partout à d'ironiques fins de non-recevoir.

Terrassé par le sort et un rhume désastreux, Ferdinand abandonna la partie et résolut d'attendre le dégel.

Couvert de sa pelisse, chaussé de snow-boots, il arpentait sa chambre en soufflant dans ses doigts.

Pendant ce temps-là, douillettement étendue dans son lit, Elise admirait sa nouvelle fourrure. Seul restait à résoudre le problème des deux mille francs.

Le martyre du froid qu'endurait Bajamet, elle en connaissait toutes les phases, sa femme de chambre lui rapportait exactement chacune des plaintes désespérées du malheureux.

Vers onze heures, ce jour-là, Ferdinand Bajamet résolut, pour se réchauffer, d'aller faire des exercices physiques dans la galerie. Par la porte entrouverte de la chambre de sa femme, il aperçut (spectacle stupéfiant !) une grille démodée de charbon incandescent.

Dès lors, bannissant toute autre pensée, Bajamet ne sentit plus en lui qu'un désir fou, un désir animal, de s'approcher du foyer et d'y réchauffer ses pauvres membres.

Soulement, on ne pénètre pas ainsi dans la chambre d'une Mme Bajamet courroucée. Il fallait un prétexte. Ferdinand comprit que la meilleure entrée en matière était de parler à Elise de sa fameuse fourrure. Il poussa résolument la porte et ses premières paroles furent celles qui convenaient :

— En somme, chère amie, j'ai réfléchi...

Les querelles sont apaisées. Elise a mis la fourrure sur ses épaules. Bajamet, débarrassé de son passe-montagne, se chauffe voluptueusement. On cause, on est heureux.

— Dis-moi, ma chérie, ne trouves-tu pas que cette grille aurait besoin d'être ranimée ? Si tu demandais du charbon, puisque tu as réussi à en avoir. Je crains que ce feu merveilleux ne s'éteigne.

— Mais, répondit Elise... c'est que je n'ai pas un brin de charbon de plus ! Cette grille, c'est Victorine qui l'a remplie avec un petit sac qu'elle a été chercher en faisant la queue pendant plus d'une heure... et cette fille m'a déclaré qu'elle ne recommencerait pas une pareille corvée... Dans une demi-heure le feu sera éteint. J'en serai quitte pour me recoucher !

— Bien joué !... soupira Bajamet. Mais voilà dix pauvres kilos de charbon qui m'auraient coûté bien cher !!!

MICHEL SORBIER.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Pour les cultures des régions récupérées

Un marché destiné à la formation des agriculteurs en plants à repiquer, tels que patates, oignons, etc., etc., sera tenu le mercredi, aux Hâtes, le matin de l'après-midi, dans la Bourse de Commerce à l'après-midi.

Plusieurs hectares des anciennes propriétés de l'État viennent d'être spécialement affectés à cette culture, plus particulièrement destinée aux régions récupérées. Les fourreaux, les sables pourront ainsi remettre leurs cultures en état de rapide production.

LES THÉÂTRES

L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de Guerre en Allemagne

III CHEMNITZ (Suite)

Je dormis sans me réveiller jusqu'au lendemain matin. Mais mon sommeil fut troublé par d'horribles cauchemars. C'était tantôt d'Avignon, le stylographe à la main, qui voulait me contraindre à signer, tantôt le soldat assassin qui me poursuivait avec son fusil. Et je voyais partout du sang. Il coulait à travers le bureau de l'officier allemand, en couvrait tout le plancher, puis montait jusqu'à ma poitrine, jusqu'à ma gorge, et finissait par entrer dans ma bouche.

La nuit me réveilla. Je n'avais pas faim, mais j'éprouvais un besoin irrésistible de boire quelque chose de froid. Ma langue se collait à mon palais. La salivation m'était devenue impossible. Je puis affirmer, moi qui ai souffert durant ma captivité en Allemagne de la soif et de la faim, que le premier de ces deux tourments est de beaucoup le plus horrible, surtout quand on est blessé comme je l'étais.

Je me traînai jusqu'à la porte et je me mis à la heurter à coups de pied et de poing. Au bout d'un moment on tira le verrou du dehors et un soldat entra. Il me regarda avec étonnement, me dit quelque chose que je ne compris pas et referma la porte avec soin.

Bientôt celle-ci se rouvrit et le même soldat déposa sur la paille une assiette avec une espèce de soupe froide et un morceau de pain noir.

— De l'eau ! de l'eau ! implorai-je en allemand, car je connaissais par hasard ce mot.

Il revint au bout de quelques minutes avec une cruche à demi remplie d'eau. Je la lui arrachai des mains et bus avidement tout son contenu. C'était une eau assez trouble et qui n'avait point de goût, mais elle me sembla pure, fraîche et cristalline. Je sentis qu'elle me rendait la vie.

Je fis un effort suprême et parvins à me mettre debout ; puis, quand le soldat fut reparti, je commençai à réfléchir. Tout mon cou était enflé et ma blessure me faisait grand mal. Mais je pensai que, puisque mes bourreaux me donnaient de l'eau, du pain et de la soupe, ils ne tenaient pas à ce que je meure sur-le-champ. Je décidai donc de faire ce que je pourrais pour vivre. Et je devrai le pain et la soupe.

Je restai quatre jours dans ce cachot. Tous les jours un soldat m'apportait ma pitance et la porte se refermait sur lui jusqu'au lendemain.

Comme mon cou enflait de plus en plus, je commençai à craindre que la gangrène ne s'y mit. Et je formais le projet de faire un vacarme infernal, de donner des coups de poing dans le mur, de me jeter sur mon geôlier, en un mot d'essayer de tous les moyens en mon pouvoir pour forcer mes bourreaux à me tirer de ma cellule, quand dans l'après-midi du quatrième jour je vis entrer un fédwebel aux gestes brusques qui m'ordonna de le suivre et me reconduisit à l'écurie où étaient parqués quelques-uns de mes compagnons de voyage.

— Je le suppliai de me faire entrer à l'infirmerie ; soit qu'il ne comprit pas le français, soit qu'on le lui eût défendu, il me répondit : « Nein, nein » et s'en alla sans retourner la tête.

Mes compagnons m'entourèrent et me demandèrent ce qui m'était arrivé. Je leur contai mes tristes aventures, et ils me félicitèrent d'être encore en vie. Un Français qui savait un peu de médecine, sans être docteur de profession, se chargea de me soigner. Il alla à l'infirmerie et y demanda de la charpie et de la teinture d'iode. Pendant un mois et demi, il me fit un pansement chaque matin. L'enflure diminua peu à peu, la blessure finit par se fermer et il ne m'en resta aujourd'hui qu'une cicatrice ineffaçable.

Je m'aperçus que j'ai à peine parlé de notre installation à Chemnitz. Je vais raconter maintenant comment nous vivions dans ce camp.

La caserne avait d'immenses écuries : c'était de vastes galeries, divisées en compartiments par des cloisons de bois et de maçonnerie. Chacun de ceux-ci, destiné primitivement à quatre chevaux, était occupé par seize hommes. Quand nous arrivâmes, il y avait là environ 4000 prisonniers qui couchaient sur de la paille presque réduite en poudre et pleine de parasites de toute sorte. Cette paille était une source d'infection de premier ordre, mais on ne pouvait point en avoir d'autre. Le vieux capitaine répondait à nos réclamations que c'était assez bon pour des « crapules de Français » comme nous.

A l'entendre, tous les Français étaient des apaches. Et ce qu'il y a de plus grave pour lui, c'est que ce n'était pas une boutade de sa part : il en était profondément convaincu.

Peu de temps après arrivèrent mille Russes. Ils venaient des Carpathes. Quelques-uns d'entre eux baragouinaient un peu de français. Ils nous racontèrent que, pendant les quinze jours qu'avait duré leur voyage, on ne leur avait donné à manger que trois fois.

Après, allérges, dégoutées, d'une saleté repoussante, ils inspiraient à la fois de la pitié et de la répugnance.

La nourriture se composait de 300 grammes de pain de son, couleur gris sombre, de café avec du sucre ou du miel, et d'une assiette d'un rath hufensauze, si immonde que rien qu'à son sou-

A L'OPÉRA

Adélaïde, ballet en un acte, de M. Maurice Ravel.

Il y a quelques mois, M. Rouché nous confiait à la représentation d'un ballet nouveau : *Les Abeilles*, qui ne sont que l'adaptation scénique de certain *Scherzo fantastique* du jeune et remarquable compositeur russe M. Igor Stravinsky, et dont la durée ne dépasse point quinze minutes. Aujourd'hui, sa générosité musicale nous accorde soixante secondes de plus avec *Adélaïde ou le Langage des Fleurs*. Or, cette *Adélaïde* n'est, tout simplement, que la mise en action, dans d'élegants costumes 1830, des Danseuses de M. Ravel, publiées sous le titre de : *Valses nobles et sentimentales*, et devinées, paraît-il, introuvables.

Ces danses, conçues pour le piano, furent ensuite instrumentées, et l'auteur ayant imaginé un scénario qui pût s'y adapter, les Ballets Russes leur accordèrent une brillante hospitalité lors de leur dernière saison au Grand Opéra.

Je ne sais pas que le succès en ait été tel qu'il imposât au directeur de l'Opéra l'obligation de les inscrire à son répertoire.

Lorsque M. Rouché, lors de son entrée au Palais Garnier, fit paraître à la presse de son désir de rénover la danse en lui accordant une large place dans ses préoccupations artistiques, tout le monde s'en réjouit, et l'on s'imaginait qu'il allait demander à des poètes inspi-



M. MAURICE RAVEL

rés des livres qu'il confectionnerait. Le moment vint, à des musiciens de son choix. On se voyait déjà à la veille de spectacles merveilleux, d'une incomparable tenue d'art... Et voici qu'aujourd'hui d'anciens ne demandent s'il nous faudra abandonner et si l'intention du sympathique directeur est de se contenter, à l'avenir, de la transformation, en actes dansés, de « scherzos fantastiques » et de « suites de valse » instrumentées après coup. Rien de mieux que d'empanacher aux Russes ce qu'ils ont de bon ; mais il serait dangereux de les limiter en tout et principalement dans cette manie d'habiller de superbes poèmes symphoniques, comme *Thamar* et *Schéherazade*, en leur faisant subir l'outrage d'adaptations scéniques auxquelles leurs auteurs n'avaient certes jamais songé. Il est vrai qu'il y a des compositeurs, heureux de figurer sur l'affiche, donneraient toutes les autorisations désirées et que, de plus, en un pareil moment, notre Académie nationale de musique et de danse ne peut toujours agir comme elle le souhaiterait.

C'est pourquoi, puisqu'elle ne nous offre ce soir qu'*Adélaïde*, sachons nous en contenter.

Au surplus, si le public trouve un peu monotone cette série de valse, que ne coupe aucune musique de scène, même pour les parties mimées, les musiciens auront plaisir à constater de quelle façon ingénieuse M. Ravel a transformé ses danses de piano à l'orchestre. Ils remarqueront la discrétion et l'élégance savante avec lesquelles il a accompli ce travail pénible. En effet, pas un instant on ne s'aperçoit que ces morceaux furent conçus pour l'instrument que détestait si particulièrement Ravel. Il a enveloppé ses mélodies (si juste ainsi les nommer!) ses rythmes, ses accompagnements, voire ses dissonances, beaucoup trop nombreuses et superflues, à mesure de sonorités adéquates et délicieusement voilées, leur donnant ainsi une sorte de cachet 1830 tout à fait réussi.

Par exemple, certains écolas de piston ne sont pas sans me déplaire dans la première valse, qui n'est point la meilleure ; mais comme la seconde, entièrement mimée, est charmante d'orchestre, comme le sentiment en est joli, avec ses sons et ses trompettes en sourdine ! La troisième, dansée d'abord par Mlle Boni et par M. Aveline, avant que d'autres couples se joignent à eux, est bien séduisante aussi avec son quatuor discret, accompagnant d'exquises mélodies de cor anglais et de flûte. La douceur de la quatrième valse me paraît très pénétrante, et quant à la dernière, avec ses poétiques retours de motifs, tandis que nos regards se trouvent charmés par une mise en scène captivante au possible, elle termine le plus heureusement du monde cette courte fantaisie chorégraphique d'un musicien admirablement doué, mais que l'horreur du déjà entendu pousse trop fréquemment vers la bizarrerie, et que les lauriers de M. Debussy ne cessent de troubler un peu trop visiblement.

Mlle Aida Boni fut une exquise Adélaïde, à laquelle M. Aveline donna un peu mieux la réplique, et la chorégraphie de M. Ambrosini a droit à tous les éloges. Il faut en dire autant de l'orchestre.

Fernand LE BORNE.

AU THÉÂTRE EDOUARD VII

Le *Belle Nuit* ou le *Bardol*, conte galant, en trois actes, de MM. Félix Gaudé et A. Mouëzy-Eon, musique de Marcel Pollet.

Nous sommes, cela se conçoit, si préoccupés de la guerre que nous empruntons des mots et des métaphores au vocabulaire militaire ou historique pour signifier la moindre chose, par exemple une entreprise impossible. Chacun ici, ailleurs, qu'impossible n'est pas français, cette langue est si pauvre ! Il faut donc recourir, comme l'abbé Delille, à des périphrases. Nous disons : « Cela est impraticable », comme de peyer un front. Cette comparaison est tombée en désuétude depuis le mois dernier.

Les critiques demandent un passé des images moins élémentaires et plus prétentieuses. Un personnage de la *Princesse Georges* appelle un autre personnage, qui se défend : « Bonnard ! » et l'autre, qui se batte d'une manière honorable, réplique : « Gibraltar ! ». Tout le monde aujourd'hui encore comprend *Gibraltar*, et il faut croire que le 2 décembre 1871, lorsque la *Princesse Georges* fut représentée pour la première fois au théâtre de la Renaissance-Duhamelle, on se rappelait encore que la forteresse de Bonassar, dans les îles Abol, fut prise par les Russes et les Anglais en 1851. Nous

choisissons volontiers Berg-op-Zoom pour symbole de l'impossible ; mais, est-ce bien passé que nous savons que cette ville forte et, par définition, à l'épreuve de tous les assauts, fut emportée trois fois : en 880 par les Normands, en 1747 et en 1795 par les Français ; on l'a, est-ce parce que la pièce de M. Sacha Guitry nous a laissé un excellent souvenir ?

Peu importe ; il est une entreprise plus scabreuse que d'emporter Berg-op-Zoom, plus maladroite que d'enlever Bomarsund, plus invraisemblable que de réduire Gibraltar ; c'est de raconter le *Dérivatif* aux lecteurs d'*Excelsior* qui veulent être respectés.

M. Franck, directeur du Théâtre Edouard-VII, ne nous a pas pris en traître : « Ce que j'écris, a-t-il le poète, est ce que j'ai vu et ce que j'ai senti pas pour les petites filles. »

M. Franck a mis sur ses affiches la mention suivante, en prose :

« Cette pièce n'est pas pour les jeunes filles. »

Il y a une nuance. Le *Dérivatif* non seulement n'est pas pour les jeunes filles, surtout pour celles dont on coupe le pain en tartines ; mais il n'est même pas pour les grandes. Nous ne saurions trop féliciter M. Franck de sa loyauté ; elle sera récompensée, la vertu l'est toujours. Les jeunes filles trouveront un spectacle qui leur est contre-indiqué, les permissionnaires, qui n'ont pas froid aux yeux, y affirmeront, ils passeront une bonne soirée, à la fin de laquelle je n'ose dire qu'ils se sentiront meilleurs, mais je me plains à croire que leur vertu naturelle ne sera pas entamée sérieusement.

Le *Dérivatif* est du La Fontaine tout pur ; mais ce n'est pas une fable. Ce serait plutôt un fabliau. Je crois même vaguement me rappeler que des sujets analogues furent traités par nos vieux auteurs. Il y a aussi, dans l'*Aristote*, le frère de Braclamaud. Le *Dérivatif* est, bien entendu, une pièce dix-huitième siècle. Le lieu de l'action est un château à cette époque-là. La jeune duchesse Silvéria est revenue ; elle aspire au mariage. Sa gouvernante et l'abbé — car il y a un abbé, bien entendu, et si cet abbé n'était M. Harry Baur, je dirais même un petit abbé — sa gouvernante et l'abbé entraînent de perdre leur situation si elle se marie ; et comme cette gouvernante et cet abbé sont d'une naïveté extrême, ils croient qu'il suffira de donner à Silvéria un aimable compagne pour la détourner du mariage. L'aimable compagne a un frère qui lui ressemble comme une sœur. Vous devinez ce qui s'ensuit, et que le *Dérivatif*, selon toutes les règles de Berquin, finit par un mariage. Eh ! direz-vous, c'était bien la peine d'invoquer les précédents de Gibraltar, de Bomarsund et de Berg-op-Zoom ! Ce n'est pas galant et la même innocente. — Parbleu ! C'est que je l'ai raconté à ma manière ; je vous jure que j'ai en du mal, et j'ai d'autant plus de mérite que vous ne vous en êtes pas aperçus.

Le *Dérivatif* est joué à ravir par Mme Marguerite Deval, qui a tant d'esprit dans toute sa petite personne — le diable au corps, beaucoup de diable, très peu de corps — ; par M. Harry Baur, qui, dans toute sa grande personne, a tant de finesse ; par la charmante Mlle Marken, j'allais, par mégarde, attribuer la même épithète à M. Jean Silvéria. Il est déjà rare que les hommes portent bien le travesti, plus rare que les hommes le fassent passer ; c'est encore Berg-op-Zoom ; ainsi que les Normands en 880, ainsi que les Français en 1747 et en 1795, M. Jean Silvéria a pris Berg-op-Zoom.

Le *Dérivatif* est, comme l'on disait jadis, mêlé de couplets, dont la musique, de M. Marcel Pollet, est agréable et légère. On conviendrait que, si elle n'était pas légère, M. Marcel Pollet témoignerait un étrange esprit de contradiction.

Abel HERMANT.

Opéra. — Après-demain *Aïda* sera donnée, en matinée également. Le public s'apprête à renouveler l'accueil exceptionnellement favorable fait naguère au chef-d'œuvre de Verdi interprété par Mlle Demougeot et M. Borel, par MM. Lafitte, Noll, Hu bert, Gresse, etc.

Tous les admirateurs de l'œuvre du maître Alfred Bruni ont appris avec plaisir que *Messidor* sera représenté à la soirée de dimanche prochain. Ce soir, en effet, des pages qui comptent parmi les plus fortes, de l'inspiration la plus élevée, dans la musique française contemporaine. Mises en relief comme elles le sont par de remarquables artistes, elles méritent pleinement le grand succès qui leur est fait.

Gaumont-Palace. — Immense succès avec le 12^e et dernier épisode de *Judex*, la délicieuse comédie romantique *Duvid Garriek*, un des plus grands chefs-d'œuvre de l'écran ; enfin, *Les Cloches de Pâques*, avec orchestre, orchestration spéciale, soli et chœurs.

Aujourd'hui et demain, soirées ; jeudi, matinée et soirée.

Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Get après-midi :
Th.-Français, 4 h. 30, le *Dépit amoureux*, le *Bourgeois gentilhomme*.
Trianon-Lyrique, 2 h. 15, les *Voitures versées*, la *Fille du Régiment*.
Ce soir :
Opéra, jeudi, matin, *Aïda*.
Th.-Français, 8 h. 15, *Le Maître de Forges*.
Opéra-Comique, jeudi, 7 h. 15, *Aphrodite*, *Océan*, 8 h. 15, *L'Éventail*.
Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les *Nouveaux Riches*, mardi, jeudi, samedi, dimanche.
Variétés (Gal. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, le *Roi de l'Air*.
Gymnase, jeudi, la *Volonte de l'Homme*.
Antoine, 8 h. 30, *Monsieur Bevetty*.
Renaissance, 8 h., le *Miraculé*.
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Trianon-Lyrique, 8 h., la *Fille de Mme Angot*.
Porte-Saint-Martin, jeudi, la *Jeunesse de Louis XVI*.
Nouvel-Ambigu, mercredi, *Lili*.
Réjane, 8 h., *Within the law*.
Châtelet, 7 h. 30, *Dark, roi des chiens policiers*.
Apollo (Central 72-24), 8 h., *Mam'zelle Vendémiaire*.
Athénée, 8 h. 30, *Chéri*.
Cluny, 8 h. 15, la *Marraine de Charley*.
Capucines (Tel. Gal. 56-10), 8 h. 30, *Où camp' l'on ? Aux Capucines*, revue. Au-dessus de l'*Éventail*.
Edouard-VII, 8 h. 30, la *Folle nuit* ou le *Dérivatif*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, le *Baiser moitel*, *En l'honneur du Père-Lachaise*.
Th. Michel, 8 h. 15, *Cornélia*.
Scala, 8 h. 15, *Championnet malgré lui*.

MUSIC-HALLS
Olympia, 8 h. 30, *Variétés et Attractions*.
Ba-Ta-Claan, 8 h. 30, la *Revue des Hubards*.

CINEMAS
Gaumont-Palace, 2 h. 30 et 8 h. 15, *Le Jour de la Victoire*, Loc. 4, rue Forest 11 heures à 12 heures, Tél. Marc. 16-73.

TISANES POULAIN
Guérison radicale et sans crainte du DIABÈTE, ALBUMINE, COLÈRE, URÉMIQUE, toutes maladies rénales incurables. Loire d'Or et Allotations Françaises. — Evrirre. TISANES POULAIN, 29, r. St-Lazare, Paris

CONTRE LA TOUX
la Tisane Fectorale la plus active
est obtenue au moyen de
PECTORAL LORINA
3 litres la bouteille pour 40 infusions
En vente : PHARMACIE du PRINTEMPS
23, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

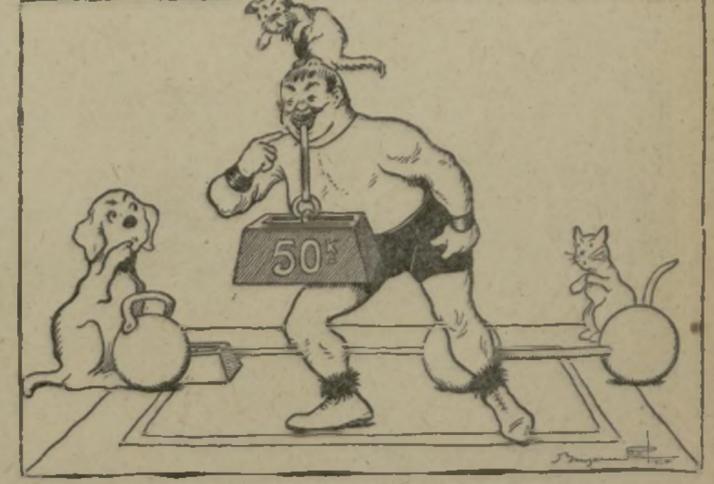
ARTHRIQUES
Vichy Célestins
élimine l'acide urique.

CHAUSSURES ORTHOPÉDIQUES
Perfectionnées, Confortables
.. Élégantes et de Fatigue ..
Pour Raccourcissements, Pieds difformes, matelés, amputés, etc.
ETABLISSEMENTS A. CLAVERIE
234, Faubourg Saint-Martin, PARIS.
Inauguration le 10 avril 1937 - 8 h. 30 - 10 h. 30

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT
LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.
LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.
LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.
DANS TOUTES LES PHARMACIES

La Cure de Printemps
Voici le Printemps et tout le monde sait qu'il est éphémère de l'année le Sang, ce grand dispensateur de la santé, à l'instar d'un sémaphore à l'aide duquel les plus graves desordres dans l'organisme. Il est donc indispensable de veiller à la bonne circulation du Sang qui doit vivifier tous les organes sans les congestionner.
L'expérience a suffisamment prouvé que la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
uniquement composée de plantes dont les principes actifs ont été extraits par un procédé spécial, est le meilleur Régulateur de la circulation du Sang, qui agit ainsi.
Tout le monde fait maintenant la cure de Printemps avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY qui guérit les Troubles de la Circulation du Sang, les Migrations de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerveux, les Migraines, les Névralgies, toutes les Maladies intérieures de la Femme, les Accidents du RETOUR D'ÂGE, les Chaleurs, Vapeurs, Étournements, Congestions, etc.
Une cure de six semaines, c'est bien peu de chose, quand on songe aux différents maux que l'on évitera grâce à cette sage précaution.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY, 4 fr. le flacon dans toutes Pharmacies, 4 fr. 80 franco port. Les Pils-Basques 12 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la PHARMACIE MAU. DUMONTIÈRE, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratuits)

CET HOMME A DES DENTS EXCELLENTES



Servez-vous du DENTOL et vous aurez des dents aussi bonnes que lui.

Le Dentol (eau, pâte, poudre et savon) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable. Créé d'après les travaux de Pasteur, il débarrasse les dents des microbes nocifs de la bouche ; il empêche ainsi et prévient sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et de la gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartar.

Il nettoie dans la bouche une sensation de fraîcheur délicate et persistante.

Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

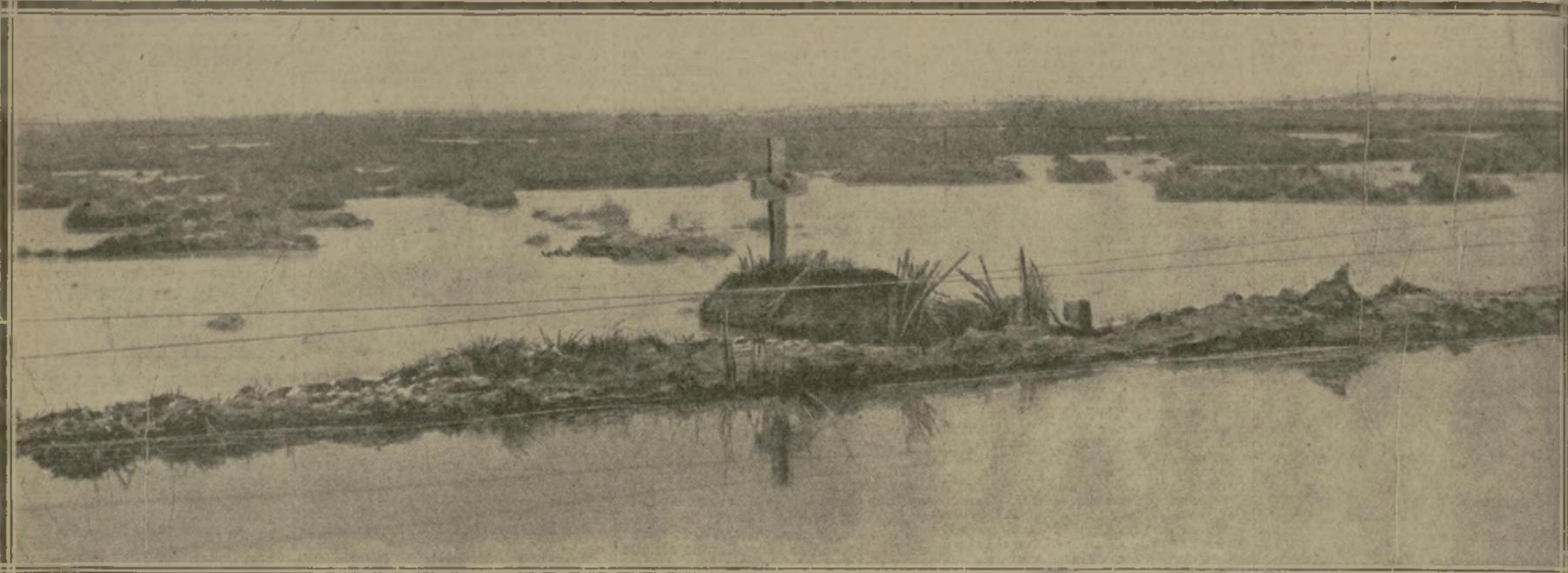
Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie.
Le seul général : Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.
Le Dentol est un produit français.
CADEAU Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, envoie gratuitement un petit flacon de Dentol, un tube de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et une boîte de Savon Dentol.

CE QUE VOUS DÉSIREZ
 et qui serait trop coûteux, neuf,
VOUS LE DÉCOUVRIREZ
 dans les « Occasions » de nos « PETITS ANNONCES »

EXCELSIOR

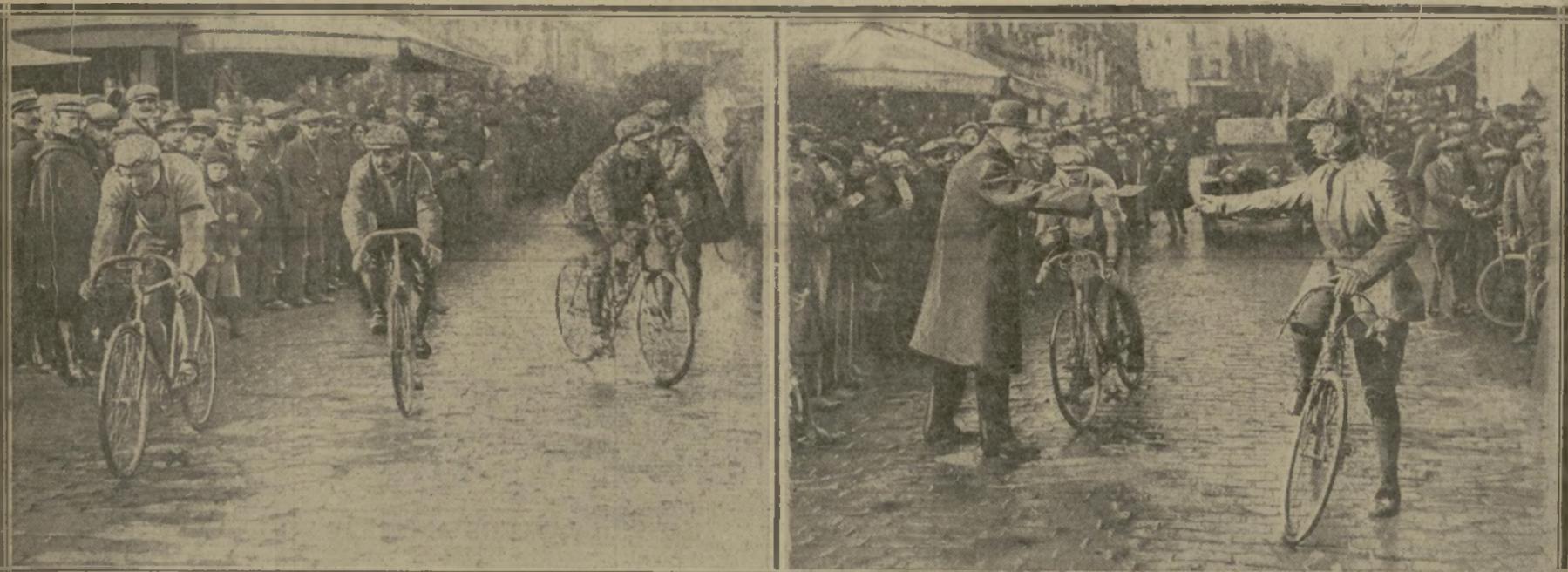
C'EST UNE OFFRE PASSIVE
 que représente un écriteau « A LOUER ».
Nos ANNONCES sont ACTIVES
 elles vont chercher le futur locataire chez lui.

La tombe d'un soldat belge, en toute première ligne, sur le front inondé de l'Yser



GAGNÉES PAR L'INONDATION, QUELQUES CROIX SE DRESSENT AINSI AU-DESSUS DES MARÉCAGES QUI SÉPARENT LES COMBATTANTS
 Les artilleries de campagne et de tranchées ont manifesté une certaine activité ces jours derniers sur le front de Belgique vers Dixmude, la maison du Passeur et Hetsas, tandis que l'ennemi recommençait à bombarder Ramscapelle. Sur cette partie du front, les inondations provoquées par nos alliés séparent toujours les combattants, rendant difficiles les actions d'infanterie. Voici, au bord de l'Yser, la tombe d'un soldat belge entourée par les eaux devant les premières lignes. Les positions allemandes se trouvent juste en face.

L'arrivée de Tours-Paris, la première course cycliste depuis le début de la guerre



LE BELGE DERUYTER (X) ARRIVE PREMIER AU CONTRÔLE DE SAINT-CLOUD
 La première course cycliste sur route organisée depuis le début de la guerre s'est déroulée hier sur le parcours Tours-Paris, soit 250 kilomètres. L'épreuve avait réuni quarante-cinq concurrents et le départ fut donné à Tours à 7 heures et demie. L'arrivée a eu lieu au

ARRIVÉE DE NOËL (X), SECOND. ON REMET SA FICHE A SON ENTRAÎNEUR
 Vélodrome d'hiver. Voici le passage des deux premiers au dernier contrôle de Saint-Cloud : 1^o Deruyter, arrivé à 15 h. 36 et André Noël, arrivé à 16 heures. Sur la seconde photo, on voit André Noël à droite et, à gauche, son entraîneur prenant sa fiche de contrôle.

Sur les chemins des pays libérés : ceux qui s'en vont, ceux qui arrivent



PRÈS DE GUISCARD, DES HABITANTS ÉVACUÉS À L'ARRIÈRE CROISENT UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT EN ROUTE POUR L'AVANT
 Les chemins des régions libérées remis en état présentent, depuis les premiers jours du recul allemand, une très grande animation. Les troupes en marche vers les nouvelles lignes, les convois d'artillerie et de ravitaillement, les automobiles, se succèdent sans interruption, croisant les hommes qui retournent au cantonnement et les habitants des villages reconquis, que l'on évacue faute de pouvoir leur donner un abri. Voici, près du village de Guiscard, une rencontre de ces pauvres gens et d'un convoi de ravitaillement.